

sante lui décerne la Croix de mérite, décoratio accompagnée de 300 livres-or, une petite fortune!

Il en profite pour payer la **machkenta** (pas de porte) d'une belle maison à Alep, maison dans laquelle naît, un an plus tard, son cinquième enfant, mon oncle Freddy. C'est une grande joie. La circonscription est grandiose: le ministre syrien de l'éducation lui-même vient danser aux sons d'un orchestre engagé pour la circonstance; les élèves se cotisent pour offrir une voiture d'enfant au nouveau-né de leur professeur. Pour celui-ci, le jour de gloire est arrivé.

A la même époque, un nouveau directeur de l'Alliance est nommé à Alep, M. Penso. Il découvre une école désertée pendant que prospère celle de mon grand-père. Sans perdre de temps, il écrit à Paris et entreprend les démarches nécessaires pour réintégrer l'enfant prodige. Sans se faire prier, mon grand-père ferme son établissement, transporte bancs et matériel. Suivi de ses professeurs et de ses élèves, il revient triomphalement au bercail. Il avait simplement oublié un détail: la dizaine d'années passées loin de l'Alliance ne sera pas comptée dans son calcul d'ancienneté. Ce qui, au moment de la retraite (et de la maladie), lui fera cruellement défaut.

Pour l'heure, au long des années vingt, il coule des jours tranquilles dans la belle maison qu'il s'est acquise. Il refuse la direction de l'école de l'Alliance qu'on lui propose, car, dit-on, "il est fait pour en-

seigner, pas pour commander". On parle de lui comme d'un homme capable d'ouvrir aux explications l'esprit le plus borné. Une espèce de don. Il travaille sans relâche, trop. Cours, leçons particulières, encore et encore. Sa santé en pâtira. Mais patiemment, il constitue un petit capital pour chacun de ses quatre garçons, ainsi qu'une dot pour sa seule fille, Alice, ma mère.

Un jour de 1929, il rentre chez lui à onze heures du matin et trouve cette dernière occupée à trier les lentilles en chemise de nuit. Elle a douze ans et vient de décrocher brillamment son certificat d'études. En attendant de trouver un mari, elle aide sa maman à la maison comme l'exige la tradition. Le spectacle lui insupporte. "Habille-toi tout de suite", crie-t-il, lui qui ne fait jamais preuve d'autorité. Sans demander l'avis de quiconque, il emmène la gamine et l'inscrit à l'école des Franciscaines. Elle ira jusqu'au Bac. Mais en attendant, quel scandale à Alep, où l'on se méfie de l'éducation des jeunes filles comme de la peste! "Comment? M. Alfié, professeur à l'Alliance, a mis sa fille chez les religieuses!" Mais il tient tête. Plus tard, quand la maladie l'empêchera de travailler — il perdra la voix à cause d'une erreur de traitement médical — ma mère le remplacera et, à 18 ans, donnera des cours à des jeunes gens de son âge.

1929 toujours. Dans les rues d'Alep, les manifestants se répandent. Pour obtenir l'indépendance de la Syrie, la ville restera fermée un an durant. La foule envahit le quartier juif. A sa tête, un certain Hanano,

principal dirigeant du mouvement, scandé plus fort que les autres: "A bas la France!". Depuis le balcon du troisième, les enfants du professeur regardent les manifestants "nombreux comme des fourmis". Mais soudain, devant la maison, le slogan change: "Vive M. Alfié!" crient soudain des milliers de voix. Imaginez, au beau milieu de la crise, un juif acclamé de la sorte!

Mais pourquoi s'en étonner? Mon grand-père avait mené sa barque avec obstination, et s'était rébellé chaque fois que nécessaire, pour simplement remplir sa mission au service de l'éducation. Il avait enseigné aux juifs, mais aussi, sans discrimination aucune, aux chrétiens et aux musulmans. On m'a dit qu'il le faisait avec compétence, sans doute, mais aussi et surtout avec **affection**. D'une certaine façon, la rue nationaliste lui payait son tribut. N'avait-il pas formé la plupart des jeunes gens qui dirigeaient le soulèvement, à commencer par le fils Hanano lui-même?

Et si ses anciens élèves, aujourd'hui dispersés par le monde, se souviennent, c'est peut-être par nostalgie pour une époque où l'on n'était pas encore fâché avec ses voisins. Moi qui n'ai pas connu ce temps, je ne peux m'empêcher d'y deviner la saveur particulière du paradis perdu.

